



HAL
open science

La Préhistoire des préhistoriens

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. La Préhistoire des préhistoriens. Sophie A. de Beaune; Rémi Labrusse. La Préhistoire au présent. Mots, images, savoirs, fictions, CNRS Éditions, pp.13-21, 2021. <halshs-03822103>

HAL Id: halshs-03822103

<https://shs.hal.science/halshs-03822103v1>

Submitted on 24 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Sous la direction
de Sophie A. de Beaune et Rémi Labrusse

LA PRÉHISTOIRE
AU PRÉSENT
MOTS, IMAGES, SAVOIRS, FICTIONS

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2021
ISBN : 978-2-271-13641-1

Sommaire

INTRODUCTION

La Préhistoire des préhistoriens, <i>Sophie A. de Beaune</i>	13
« Préhistoire » : un mot pour notre temps ?, <i>Rémi Labrusse</i>	23

NAISSANCE D'UNE IDÉE

Les Antiquaires face à la longue durée, <i>Alain Schnapp</i>	35
« <i>Urgeschichte</i> », « <i>Vorgeschichte</i> » et « <i>Prähistorie</i> ». Histoire d'un terme ambigu en Allemagne, <i>Richard Kuba</i>	51
Mettre des mots sur l'apparence des hommes préhistoriques, <i>Antoine Balzeau</i>	63
L'émergence de la notion de préhistoire au Musée d'Archéologie nationale, <i>Catherine Schwab</i>	75
Naissance de l'idée de préhistoire en France et aux États-Unis Une vision comparée, <i>Oscar Moro Abadía et Eduardo Palacio Pérez</i>	89

PRÉHISTOIRE ET SCIENCES HUMAINES

« Ces pierres tout à fait mortes ne peuvent pas mériter ce beau nom d'histoire ». La préhistoire des historiens (France, 1850-1914), <i>Nathalie Richard</i>	107
La préhistoire et l'évolutionnisme sous l'œil des apologistes et théologiens en France (1859-1897), <i>Fanny Defrance-Jublot</i>	125

Cure de vieillesse. L'Homme préhistorique, le Sauvage, le Primitif, <i>Gérard Lenclud</i>	141
« Primitif » et « préhistorique » dans l'anthropologie de Lucien Lévy-Bruhl, <i>Frédéric Keck</i>	159
L'Histoire de l'art au risque de la « préhistoire » : les fondements d'un débat, <i>Rémi Labrusse</i>	167
Préhistoire et psychanalyse : histoire d'une rencontre manquée, <i>Patrick Merot</i>	185
Archéologie de l'Histoire. La philosophie et la question de la Préhistoire, <i>Jean Vioulac</i>	201

PRÉHISTOIRE ET CRÉATION

Dimensions littéraires et fictionnelles dans le discours sur la préhistoire, <i>Sophie A. de Beaune</i>	217
La préhistoire : un contre-regard dans la littérature française depuis 1945, <i>Dominique Vaugeois</i>	237
L'esthétique humaniste de Picasso en réponse à l'énigme des arts de la préhistoire, <i>Michèle Coquet</i>	253
Préhistoire, culture populaire et série B, <i>Olivier Schefer</i>	265

PRÉHISTOIRE ET MÉDIATION

La représentation de la Préhistoire, alliance paradoxale d'aveuglement et de lucidité, <i>Pascal Semonsut</i>	277
La médiation en archéologie préhistorique : un accès à la culture pour tous, <i>Isabelle De Miranda, David Laporal, Jean-Luc Rieu</i>	289
Étude de l'art et médiation. Le cas du Roc-aux-Sorciers (Angles-sur-l'Anglin, Vienne), <i>Oscar Fuentes</i>	303

<i>Sommaire</i>	9
RENCONTRES	
Un abîme double, <i>Renaud Ego</i>	317
Faire revenir le temps. À propos du fac-similé de la caverne ornée, <i>Maylis de Kerangal</i>	329
Grès gris, <i>Jean-Loup Trassard</i>	335
Descente dans la grotte Chauvet. Carnet – 12 avril 2016, <i>Zad Moultaka</i>	339
LES AUTEURS.....	343
RÉSUMÉS DES ARTICLES.....	349
INDEX.....	355

La Préhistoire des préhistoriens

Sophie A. DE BEAUNE

PRÉHISTOIRE, subst. fém.
Période de l'histoire de l'humanité comprenant
l'ensemble des événements antérieurs
à l'apparition de l'écriture et à l'emploi des métaux.
– *P. méton.* Science qui étudie le comportement des hommes
et son évolution au cours de cette période.

Trésor de la langue française

Les hommes se sont toujours interrogés sur leurs origines. Longtemps, ce passé nébuleux qu'ils avaient peine à imaginer a fait l'objet de constructions hasardeuses plus proches des mythes et légendes que d'une quelconque histoire de l'homme¹. Aujourd'hui, à côté des préhistoriens qui tentent de décrypter les vestiges du passé avec des outils de haute technologie, poètes et artistes de toute sorte voient dans la préhistoire un monde perdu, un âge d'or, auquel le seul accès serait la poésie.

Il est communément admis que la science préhistorique est née dans le courant du XIX^e siècle, même si elle résulte en fait d'un continuum, la prise de conscience d'un passé très lointain et la remise en question du discours biblique ayant commencé au début de l'époque moderne². Durant tout le long XIX^e siècle, la science préhistorique s'est peu à peu mise en place, mais on avait peine à nommer cette période lointaine qui a parfois donné lieu à de curieuses périphrases, comme « un temps au-delà des temps » ou « l'histoire de l'enfance de l'homme » de Boucher de Perthes en 1847. Dès 1772, August Ludwig von Schlözer, philosophe de l'histoire, évoque « l'histoire du début du monde au début de Rome » et l'appelle « Préhistoire » (*Vorgeschichte*³). Quant à l'épithète *préhistorique* (*forhistorisk*), elle est attestée en 1834 dans

1. Voir Sophie A. de Beaune, ce volume.

2. Glynn Daniel et Colin Renfrew, *The Idea of Prehistory*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 1988. Voir Alain Schnapp, ce volume.

3. August Ludwig von Schlözer, *Vorstellung seiner Universal-Historie*, t. 1, Göttingen et Gotha, Dieterich, 1772, p. 67 (accentuation A. Schlözer, traduction Richard Kuba). Voir Richard Kuba, ce volume.

un article du philologue et historien danois Christian Molbech pour évoquer « une période indéterminée, livrée au légendaire ou à la poésie, précédant tout enregistrement fiable⁴ ».

D'après Edmond Barbier, le préfacier de John Lubbock, l'épithète « préhistorique » circulait dans les usages communs dès les années 1870-1880⁵, mais le nom « préhistoire » ne s'est réellement imposé parmi les spécialistes qu'après 1900⁶. Le choix d'un mot adéquat pour désigner cette période n'a d'ailleurs pas été sans débats, certains comme Adolphe Morlot lui préférant le terme « anté-histoire », proposé dès 1833 par Paul Tournal. Les « temps anté-historiques » ou « antéhistoriques » ont ainsi longtemps rivalisé avec « les temps préhistoriques ». Mais d'autres appellations, comme le néologisme « paléoethnologie » attribué à Gabriel de Mortillet, la « paléontologie de l'histoire » et bien d'autres, ont aussi été proposées⁷. Sans compter qu'un parallèle constant était fait entre les hommes « fossiles » et les « sauvages » contemporains, les premiers anthropologues voyant dans la préhistoire un miroir du passé permettant de comprendre les lointaines sociétés orales nommées alors primitives ; d'où des appellations qui nous paraissent aujourd'hui assez saugrenues, comme « l'ethnographie archéologique » de Sven Nilsson ou « l'anthropologie primitive » de Paul Broca⁸.

Les deux termes « antéhistoire » et « préhistoire » ont été utilisés concurremment avant que le premier ne soit finalement abandonné, jugé ambigu du fait que « le préfixe *anté* a un double sens : il signifie avant ou contre ; ainsi antéhistorique peut s'interpréter comme antérieur ou opposé à l'histoire. Le préfixe *pré* est plus simple et plus net⁹ ». On ignore en revanche à quel moment précis, vers la fin des années 1860, le second, qui désignait une période, a pris le sens d'une discipline¹⁰.

Aujourd'hui, le mot « préhistoire » est entré dans le langage courant et on peut même dire qu'il est très populaire. Il n'évoque pourtant pas la même chose selon que l'on est adulte ou enfant, spécialiste ou néophyte, écrivain,

4. Claude Blanckaert, « Nommer le préhistorique au XIX^e siècle. Linguistique et transferts lexicaux », *Organon*, 46, 2017, p. 57-103, ici p. 88.

5. Edmond Barbier, « Préface », dans John Lubbock, *L'Homme préhistorique, étudié d'après les monuments retrouvés dans les différentes parties du monde, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes*, 2^e éd. fr., Paris, Germer Baillière, 1876 [1^{re} éd. 1867, *L'Homme avant l'histoire*].

6. Nathalie Richard, *Inventer la préhistoire. Les débuts de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Vuibert-Adapt-SNES Éditions, 2008, p. 95 et Fanny Defrance-Jublot, *Être préhistorien et catholique en France (1859-1962)*, Thèse de doctorat, EPHE, 2016, p. 10.

7. Pour tout savoir sur l'histoire mouvementée de ces différents termes et leur rivalité tant en France qu'à l'étranger ainsi que les enjeux scientifiques sous-tendus par ces appellations, voir Claude Blanckaert, *op. cit.*, 2017.

8. Sur cette question, voir Gérard Lenclud, ce volume.

9. Gabriel de Mortillet, *Tableau archéologique de la Gaule*, 1875, cité par Claude Blanckaert, *op. cit.*, p. 73. Voir aussi Oscar Moro Abadía et Eduardo Palacio Pérez, ce volume.

10. Claude Blanckaert, *op. cit.*, 2017, p. 72.

psychologue, philosophe, anthropologue, linguiste ou physicien. La préhistoire est un univers que chacun peuple à sa guise de ses rêveries et de ses fantasmes. Poète, romancier, cinéaste, ou tout simplement rêveur, y verront prétexte à imaginer un âge d'or de l'humanité, âge où tout restait à découvrir, où tout était à construire, où les hommes pouvaient être des animaux brutaux mus par leurs seuls besoins vitaux ou de tendres brebis victimes du croc des carnassiers mais suffisamment intelligentes pour avoir tissé des liens sociaux à même de les aider à survivre.

Pour de nombreux artistes, la préhistoire est souvent perçue uniquement à travers le filtre de l'art, comme si cette longue période se résumait à sa seule expression artistique. L'art mobilier a inspiré Picasso, Miró, Bonnard et d'autres dans les années 1920 et des grottes ornées comme Pech-Merle ont constitué une puissante source d'inspiration artistique avant même 1940. Mais c'est surtout la grotte de Lascaux qui a exercé une fascination particulière à partir de son ouverture en 1948¹¹. Or ces manifestations artistiques ne constituent qu'une part infime de toute la documentation archéologique parvenue jusqu'à nous. Étant donné leur faible nombre (près de 400 actuellement connues) et la durée du Paléolithique supérieur (quelque 30 000 ans), et même en supposant qu'il reste des grottes ornées à découvrir, il faut admettre que seule une grotte – ou deux ? – était ornée par siècle. De plus les grottes étaient peu visibles dans le paysage et très peu fréquentées et on peut donc en déduire qu'elles étaient très peu présentes dans la vie quotidienne des hommes. Rien à voir donc avec les églises constituant des points de repère visuels et auditifs incontournables dans les campagnes françaises¹².

Pourtant, la plupart des artistes actuels s'intéressant à la préhistoire méconnaissent tous les autres vestiges qui donnent chair à ces hommes et femmes et les rendent si proches de nous. C'est un peu comme si l'on s'intéressait aux hommes actuels à partir de la seule observation de la *Joconde* ou de la chapelle Sixtine. Artistes et écrivains font de la préhistoire une abstraction, un état originel sans durée, une sorte d'état d'origine de l'homme, statique. Quant à la grotte, elle est vue comme un symbole le plus souvent à connotation psychanalytique. « La grotte, comme la préhistoire tout entière, semble le lieu de l'indifférenciation primitive d'avec la mère fusionnelle¹³. » En un mot la préhistoire des artistes et des écrivains n'a pas grand-chose à voir avec celle

11. Il est remarquable que nombre d'artistes se focalisent sur Lascaux, qui est extrêmement récente par rapport à l'histoire de l'homme, quelque 15 à 17 000 ans, surtout si l'on a à l'esprit que la durée écoulée entre la grotte Chauvet (datée de 37 à 33 000 ans pour la phase de décoration la plus ancienne) et Lascaux est plus longue que celle qui sépare Lascaux du XXI^e siècle ! Voir par exemple le retentissement extraordinaire de l'ouvrage de Georges Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève, éditions d'art Albert Skira, 1955.

12. Alain Corbin, *Les cloches de la Terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*. Paris, Albin Michel, collection L'Évolution de l'humanité, 1994.

13. Jean-Claude Larrat, « L'angoisse des origines : Malraux face aux images de la préhistoire », dans André Benhaïm et Michel Lantelme (dir.), *Écrivains de la préhistoire*, Toulouse, Publications universitaires du Mirail, 2004, p. 75-88, ici p. 86.

des préhistoriens, qui ont une vision très concrète des temps préhistoriques, forgée à partir des indices matériels qu'ils traquent à la manière de détectives. Cette préhistoire de mieux en mieux connue est loin de faire de ces lointains ancêtres des abstractions : elle tend au contraire à combler le fossé entre eux et nous, et à montrer que nous faisons partie d'une commune humanité¹⁴. Mais c'est la liberté de l'écrivain et de l'artiste que d'imaginer la préhistoire selon leurs rêves et il n'est pas question de vouloir formater l'image qu'ils en ont. Chacun est libre de l'imaginer, de la rêver, de la fantasmer comme il l'entend, tant qu'il reste dans son propre champ d'expression.

Qu'en est-il donc de cette préhistoire des préhistoriens ? Malgré l'absence de documents écrits, cette période est aujourd'hui mieux comprise grâce aux techniques fines de fouille mais aussi et surtout grâce aux progrès des analyses des vestiges mis au jour, en matière minérale et animale, restes de faune, restes humains, restes d'habitat, d'outils... Les datations permettent aussi de mieux définir les limites de cette préhistoire si floue au XIX^e siècle. Ce qui ne veut pas dire que les préhistoriens ne se prêtent pas au jeu de l'interprétation, mais ils cherchent à rester autant que possible dans les limites du vraisemblable, en recourant à des raisonnements inductifs, déductifs ou abductifs¹⁵.

Les limites supérieures de la préhistoire

Mais quelles sont les limites temporelles de la préhistoire ? Et d'abord, quand situe-t-on la fin de la préhistoire ? Le terme se définit aujourd'hui par rapport à l'histoire, ce qui renvoie à une définition méthodologique de l'histoire, limitée à l'étude des sources textuelles. Si histoire et préhistoire se préoccupent toutes deux du passé humain, il est difficile de les confondre ou d'inclure l'une dans l'autre. La première le fait à l'aide des archives écrites – quoique pas seulement puisqu'aujourd'hui archéologues et historiens collaborent à la reconquête du passé récent –, tandis que la seconde est cantonnée à l'exploitation de sources matérielles extraites du sol par le biais des sondages, fouilles et diverses prospections, faute de mieux. La préhistoire se définirait donc par l'absence de textes. Mais cette définition qui aurait pu rester strictement méthodologique a été transposée au champ chronologique, du fait que la « préhistoire » comme période est, de par sa définition même, l'objet d'une discipline spécifique.

Ce qui engendre quelques difficultés : d'abord, il est pour le moins curieux d'exclure de l'histoire de l'humanité 99 % de sa durée au prétexte que nous

14. Du moins en ce qui concerne les premiers *Homo sapiens*. Sur cette notion, voir Sophie A. de Beaune, « Le proche et le lointain. La perception sensorielle en préhistoire », *L'Homme*, 227-228, 2018, p. 69-100.

15. Sophie A. de Beaune, *Qu'est-ce que la Préhistoire ?*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 2016, p. 155-162.

n'avons pas de texte pour l'étudier. Henri-Irénée Marrou faisait déjà remarquer en 1954 que, l'histoire elle-même étant l'étude du passé humain, il faudrait en toute rigueur y inclure la préhistoire. On serait donc préhistorien comme on est antiquisant ou médiéviste¹⁶.

Il en résulte aussi des incohérences du fait que l'écriture n'apparaît pas partout en même temps et que la fin de la préhistoire ne se trouve pas synchrone partout dans le monde. Que faire aussi de la période intermédiaire pendant laquelle des peuples sans écriture ont côtoyé des peuples à écriture ? On a inventé la notion de « protohistoire » pour résoudre cette difficulté, mais celle-ci n'est pas sans poser de problèmes et sa définition divise les spécialistes.

Admettons donc que la préhistoire concerne le passé humain avant l'invention ou l'adoption de l'écriture. Mais nous ne sommes pas alors au bout de nos peines. On sait, en effet, que l'écriture n'était au départ pratiquée que par une minorité de lettrés et qu'il a fallu attendre des siècles, voire des millénaires dans certaines régions du monde, pour que l'écriture se généralise et constitue une base documentaire utilisable par les historiens. Ce qui soulève un obstacle d'ordre déontologique : certaines sociétés n'ont adopté l'écriture que très récemment, généralement sous la poussée de l'arrivée des Occidentaux. Peut-on raisonnablement parler alors de sociétés préhistoriques, au sujet de peuples presque contemporains ? On l'a fait par le passé, mais nul ne s'y égarerait plus aujourd'hui. On parle plus volontiers dans ce cas de « sociétés sans écriture » ou « sociétés orales ». Il n'empêche que lorsque l'on étudie le passé de ces peuples sans écriture, on a nécessairement recours aux méthodes de la préhistoire. Autre point : l'idée que l'histoire est intrinsèquement liée à l'écrit laisse implicitement supposer que ces sociétés – préhistoriques pour les plus anciennes et orales pour les récentes – n'auraient pas d'histoire, ce qui n'a guère de sens¹⁷.

La distinction classique, qui résulte d'une classification opérée par les chercheurs, est d'ordre purement méthodologique : ce qui est historique est lié aux sources écrites et impose donc des méthodes de travail distinctes de ce qui est préhistorique, sans écriture, donc lié à l'analyse des sources du sol archéologique. On ne peut donc pas dire qu'elle est arbitraire, mais qu'elle résulte d'une distinction liée aux types de sources et donc à la formation des spécialistes qui les étudient. Jean Guilaine ne remet pas en cause cette distinction entre histoire et préhistoire mais souhaite que le Néolithique soit rattaché aux civilisations protohistoriques car il considère que le critère économique devrait primer, les sociétés paysannes du Néolithique constituant le fondement du monde rural historique¹⁸. Mais le passage entre l'économie de

16. Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, Points histoire, 1975 [1954].

17. Sur ce point, voir Sophie A. de Beaune, *op. cit.*, 2016, chap. I.

18. Aussi intéressante soit-elle, cette position est trop marginale pour pouvoir être défendue, d'autant que l'inclusion du Néolithique dans la préhistoire est ratifiée dans les institutions académiques et qu'il serait très difficile de revenir aujourd'hui sur le découpage utilisé.

prédation et celle de la production s'est fait sans rupture, parfois sur plusieurs millénaires dans les régions d'invention, ce qui pose le même problème que l'écriture, qui a mis des siècles à se généraliser. Selon la vision du Néolithique que l'on avait dans les années 1950 mais qui perdure chez bon nombre de non spécialistes¹⁹, le Néolithique européen caractérisé par l'adoption de la sédentarité, la céramique, la pierre polie, l'agriculture et l'élevage, sert de modèle général et constitue une sorte de point d'entrée de l'humanité dans l'Histoire, et de consécration. Cela remet au goût du jour la vieille idée d'une évolution linéaire des sociétés, qui seraient devenues de plus en plus complexes, comme l'avait proposé en son temps Lewis Morgan²⁰. Cette volonté de faire accéder les premiers paysans à l'Histoire peut par ailleurs avoir des effets collatéraux peu souhaitables, comme celle de rejeter *ipso facto* les peuples actuels ne pratiquant pas l'agriculture et l'élevage en dehors du domaine de l'histoire²¹. Or on sait aujourd'hui qu'il existe une infinité d'autres combinaisons économiques attestées : chasseurs-cueilleurs sédentaires, chasseurs-cueilleurs avec céramique, agriculteurs non éleveurs nomades ou sédentaires, éleveurs nomades non agriculteurs, agriculteurs-éleveurs sans céramique, etc.

Nous sommes pour l'instant parvenus au point où nous nous accordons sur le fait que la préhistoire s'occupe du passé humain à l'aide d'outils méthodologiques relevant exclusivement de l'archéologie, faute de documentation écrite – même si la limite stricte de l'apparition de cette documentation peut être discutée. Autrement dit, le passé même récent des sociétés dites orales relève de la préhistoire, non parce qu'il y aurait en elles quelque chose de préhistorique, mais tout simplement parce que l'accès à leur passé nécessite les méthodologies que nous appliquons en Europe aux périodes préhistoriques. Même si nous avons vu que la préhistoire n'est pas tout à fait le seul moyen d'accéder à leur passé puisqu'il y a ce que l'on appelle une histoire orale, dont la profondeur chronologique est cependant, pour des raisons évidentes, bien moindre. On voit en tout cas à quel point chronologie et méthodologie se mêlent dans la définition de la préhistoire, et combien nos critères définitoires ne doivent pas être appliqués de façon trop stricte.

Les limites inférieures de la préhistoire

Voyons à présent ce qu'il en est des limites inférieures de la préhistoire. Certains – des non-spécialistes il est vrai – font remonter sans vergogne la préhistoire jusqu'à l'époque des dinosaures. Ne voit-on pas des livres sur les animaux préhistoriques présenter côte à côte mammouths et dinosaures

19. Voir, par exemple, dans ce volume, Jean Vioulac.

20. Lewis Morgan, *Ancient society*, New York, Henry Holt and Company, 1877.

21. François-Xavier Fauvelle, *Le rhinocéros d'or. Histoire du Moyen Âge africain*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 2014.

comme s'ils avaient été contemporains, au mépris des millions d'années qui les séparent ? C'est particulièrement le cas des revues destinées au grand public et des ouvrages pour enfants, ce qui est fort dommage, car l'idée que les premiers hommes ont côtoyé les dinosaures s'inscrit durablement dans leur esprit. Les artistes mélangent également allègrement l'ère secondaire des dinosaures aux premiers hommes du Quaternaire. Or la « préhistoire », entendue comme *histoire de l'homme avant l'écriture*, ne peut évidemment concerner l'étude de la faune des ères secondaire et tertiaire qui sont du ressort de la paléontologie. Là encore, la liberté de l'artiste est souveraine, mais ce mélange des époques a tout de même la conséquence fâcheuse de semer la confusion dans l'esprit du public, comme en témoigne par exemple l'exposition « Préhistoire, une énigme moderne » présentée en 2019 au Centre Pompidou, où les dinosaures de Jake et Dinos Chapman côtoient des pseudo-Vénus préhistoriques contemporaines, même s'il est vrai que les commissaires de l'exposition n'avaient pour intention que de montrer l'impact de l'idée et des représentations de la préhistoire sur la culture contemporaine, sans prendre eux-mêmes position²².

Les spécialistes s'accordent sur le fait que la préhistoire traite de l'histoire de l'homme. Mais une nouvelle question surgit alors : quand commence le passé humain ? Si nous sommes tombés d'accord pour exclure de la préhistoire l'étude des animaux antérieurs à l'apparition de l'homme, à partir de quel degré d'hominisation peut-on considérer que le passé dont il s'agit est humain ? En d'autres termes, que savons-nous de l'humain pour les périodes anciennes ? Et à partir de quel « humain » sommes-nous autorisés à parler de préhistoire ? Rappelons que l'on subdivise le Paléolithique en trois grandes périodes de durée variable selon les régions : le Paléolithique inférieur (qui s'étend en Europe de 1,5 million d'années à quelque 200 000 ans), moyen (de 200 000 à 40 000 ans) et supérieur (de 40 000 à 10 000 ans). En Afrique, ces trois périodes sont précédées du Paléolithique archaïque, qui correspond à l'apparition des premiers hominidés, famille animale à laquelle appartiennent le genre *Australopithecus* et le genre *Homo* et qui se caractérise par l'aptitude à la bipédie. Pour les préhistoriens eux-mêmes, il va de soi que la préhistoire inclut aussi l'étude des Australopithèques, d'autres espèces proches (Paranthropes) et des premiers représentants du genre *Homo*, mais si vous interrogez d'autres archéologues, en particulier ceux travaillant sur les périodes historiques, certains vous répondront sans hésiter que ces très hautes époques relèvent du domaine des sciences naturelles – paléoanthropologie, voire paléontologie.

Cela rappelle l'opinion d'Henri-Irénée Marrou, selon lequel le passé humain concerne « le passé de l'homme en tant qu'homme, de l'homme déjà devenu homme, par opposition au passé biologique, celui du devenir

22. Exposition présentée au Centre Pompidou du 8 mai au 16 septembre 2019 où des œuvres préhistoriques étaient mises en regard d'œuvres d'art contemporain. La préhistoire, qui inclut dans l'exposition les ères géologiques antérieures au Quaternaire, y est entendue en un sens si large qu'elle recouvre l'idée de nature, de primitivité, d'animalité, etc.

de l'espèce humaine²³ ». Mais à l'époque où Marrou écrivait cela – dans les années 1950 – on avait encore une vision linéaire de l'évolution et on était porté à imaginer une succession d'étapes évolutives avec un Rubicon marquant l'apparition de l'*Homo sapiens*, l'homme anatomiquement moderne. Or, nos connaissances sur l'évolution de l'homme se sont depuis lors considérablement enrichies et compliquées, puisque l'on sait aujourd'hui que cette évolution a été buissonnante.

Nous appartenons certes à l'espèce *Homo sapiens*, mais l'apparition de l'espèce a été progressive et les paléanthropologues eux-mêmes discutent encore sur sa date d'apparition qui ne fait que reculer au fur et à mesure de la multiplication des découvertes : on en est aujourd'hui à 315 000 ans pour le plus ancien représentant d'*Homo sapiens*, identifié à Djebel Irhoud au Maroc. Et leurs ancêtres immédiats, eux aussi considérés comme des représentants du genre *Homo*, mais d'une autre espèce (*Homo erectus*, *heidelbergensis*...), ne sont-ils pas aussi des hommes, même s'ils ne sont pas « anatomiquement modernes » ?

Peut-on déterminer le seuil à partir duquel ces êtres étaient suffisamment proches de nous pour cesser de relever des seuls paléontologues et éthologues ? En un mot, la question est de savoir ce qui fait la spécificité de l'homme. Gérard Lenclud l'a récemment posée dans un ouvrage passionnant où il insiste sur le fait que « le partage d'une même nature par tous les représentants de l'espèce paraît à son tour présupposer, entre autres traits, la détention en commun d'un ensemble de dispositions cognitives ou épistémologiques propre à l'espèce²⁴ », ce que Claude Lévi-Strauss évoquait comme un « capital commun de structures mentales²⁵ » formant peu ou prou le fonds commun de la nature humaine. Pour ces périodes lointaines, le seul moyen disponible de tenter de mettre en évidence le moment de l'apparition de ce fonds commun est de le relier aux premières productions d'outils susceptibles de témoigner de certaines dispositions cognitives humaines, au moins à l'état embryonnaire. Là aussi, les progrès dans nos connaissances sont immenses : de nombreux sites ont livré pour ces périodes anciennes des niveaux d'occupation témoignant d'activités techniques qui ne relèvent pas de l'éthologie et qui sont indiscutablement le fait d'esprits pensants. Si l'on considère, à la suite de Marrou, que l'on peut parler d'histoire lorsqu'il y a des « objets qui portent la trace d'une action volontaire de l'homme », ce que l'anglais appelle « *artifacts*²⁶ », alors il faut admettre que ces sites relèvent de la préhistoire.

Quoi qu'il en soit, les préhistoriens s'accordent pour faire remonter la préhistoire à l'apparition, entre 8 et 5 millions d'années, des premiers hominés,

23. Henri-Irénée Marrou, *op. cit.*, 1975 [1954], p. 32.

24. Gérard Lenclud, *L'universalisme ou le pari de la raison. Anthropologie, histoire, psychologie*, Paris, coédition EHESS, Gallimard, Le Seuil, 2013, p. 214.

25. Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949, p. 124.

26. Henri-Irénée Marrou, *op. cit.*, 1975 [1954], p. 33.

c'est-à-dire les seuls Primates à avoir développé la bipédie comme mode de locomotion, même s'il est admis que les premiers outils ne datent « que » de 3,4 millions d'années. Il est vrai que les modes de vie de ces tout premiers bipèdes sont mal connus et qu'ils s'apparentaient sans doute davantage à ceux des grands singes actuels. Mais puisque l'on ignore lequel de ces hominés a inventé l'outil et lequel a évolué vers notre espèce, il est légitime que tous soient étudiés d'égale manière. Restreindre l'étude aux seuls ascendants potentiels serait se priver d'une information virtuellement cruciale. De plus, comprendre l'émergence de notre espèce suppose de s'intéresser au milieu dans lequel ses ancêtres putatifs ont vécu. Mais il va de soi que les questions posées et les méthodes utilisées pour y répondre ne seront pas les mêmes que celles qui concernent les hommes du Paléolithique plus récent.

Nous verrons dans la première partie de cet ouvrage²⁷ comment l'idée de préhistoire est née et a évolué au cours de la constitution de la science préhistorique en France et ailleurs. La seconde partie se penchera sur la manière dont elle est ou a été vue par d'autres disciplines telles que la philosophie, l'anthropologie, la psychanalyse, l'histoire ou la théologie. La préhistoire rêvée des écrivains et des artistes plasticiens d'hier et d'aujourd'hui et celle fantasmée dans la culture populaire et au cinéma fera l'objet de la troisième partie. Puis nous verrons, dans la quatrième partie, quels sont les moyens dont disposent les médiateurs pour restituer au grand public l'état des connaissances en préhistoire sans verser dans le roman mais en ayant parfois recours à des artistes. Enfin, nous clorons cet ouvrage par de petits textes inédits grâce à la complicité de quatre écrivains qui ont accepté de nous faire partager leur rencontre avec la préhistoire.

27. Cet ouvrage fait suite à deux colloques organisés dans le cadre du programme de recherche « "Préhistoire". Interprétations, appropriations et usages contemporains » (Labex « Les Passés dans le présent ») dirigé par Rémi Labrusse et moi-même. Le premier colloque, intitulé « "Préhistoire". Itinéraires d'un mot dans les champs du savoir », a eu lieu les 22 et 23 mai 2018 au musée d'Archéologie nationale et à l'INHA. Le second, « La Préhistoire au présent. Médiations, écritures, images », s'est tenu du 15 au 17 mai 2019 au musée d'Archéologie nationale, au Musée de l'Homme et au Centre Pompidou.